POUR UNE ETHNO–PHONOLOGIE : LE CAS DU *H* GASCON

Jean-Claude DINGUIRARD

Bien que sa distribution soit défective - le parler retenu ici [1] ne le connaît qu'à l'initiale devant voyelle, et à l'intervocalique -, la qualité de phonème de *h* ne fait aucun doute en gascon ;elle ressort des oppositions suivantes :

h/ϕ : [hardit'] 'hardi' – [ardit'] ' liard'; [kuha] 'coiffer' –[kua] 'couver'.
h/p : [husèro] 'hoyau' – [pusèro] 'cheveux de la tempe' ; [ahartas] 'se goinfrer' – [apartas] 's'écarter'.
h/t : [hawré] 'forgeron' – [tawré] 'taureau' ; [gahuṅ] 'gond' – [gatuṅ] 'minet'.
h/k : [haī] 'brandon' – [kaī] 'chardon' ;[kawha] 'chauffer' – [kawka] 'copuler'.
h/b : [hèī] 'fer' – [bèī] 'aulne' ; [kòho] 'coiffe' – [kòbo] 'cave'.
h/d : [hario] 'C 1-3 faire' – [dario] 'C1-3 donner' ; [èskawhas] 's'échauffer' – [èskawdas] 's'échauder'.
h/g : [hario] 'farine' – [gario] 'poule' ; [kahèro] 'importun' – [kagèro] 'diarrhée'.
h/s : [hèī] 'fer' – [sèī] 'petit lait' ; [kòho] 'coiffe' – [kòso] 'louche'.
h/š : [hüma] 'fumer' – [süma] 'flairer' ; [buhuṅ] 'mulot' – [bušuṅ]

'bouchon'.

h/z : 2 ; [luha̱] 'vesser' – [luza̱] 'mettre un toit d'ardoises'.

h/j : [hul'] 'fenouil' – [jul'] 'genou' ; [ahuka̱s] 's'enflammer' – [ajuka̱s] 'se coucher'.

h/r̄ : [hiw] 'fil' – [ar̄i̱w] 'rivière' ; [buha̱] 'tomber' – [bur̄a̱] 'frapper'.

h/r : 2 ; [ahama̱] 'affamer' – [arama̱] 'havir'.

h/l : [hüm] 'fumée' – [lüm] 'lumière' ; [gahu̱ṅ] 'gond' – [galu̱ṅ] 'galon'.

h/l' : 2 ; [buhu̱ṅ] 'mulot' – [bul'u̱ṅ] 'bouillon'.

h/m :[hat'] 'hêtre' – [mat'] 'mai' ; [kuha̱t] 'gifle' – [kuma̱t] 'replat'.

h/n : [hida̱s] 'se fier' – [nida̱s] 'se nicher' ; [kahè̱ro] 'importun' – [kanè̱ro] 'conduit'.

h/n' : [haka̱t'] 'NL' – [n'aka̱t'] 'mordu' ; [gaha̱] 'pressentir' – [gan'a̱] 'gagner'.

h/w : [hè] 'IMPER2 faire' – [wè] 'IMPER2 regarder' ; [gaha̱t'] 'P pressentir' – [gawa̱t'] 'étranger'.

h/y : 2 ; [buha̱] 'tomber' – [(ém)buya̱] 'envoyer'.

Remarques :

I- Si l'on tient à une interprétation monophonématique de [d'j'] et de [t'š'] (inconnus à l'initiale), on retiendra en outre les oppositions [luha̱] 'vesser' – [lud'j'a̱] 'loger' et [kuha̱s] 'se coiffer' – [kut'š'a̱s] 'se coucher'.

II- Seule la soudure morphologique peut, dans ce parler, faire apparaître *h* intérieur après consonne ; encore le type mishida̱ est-il bien rare : aux [éṅharta̱, éṅhastya̱] d'autres régions, correspondent localement, et de façon systématique, [ahartą] et [ahastya̱]. On a donc considéré ici que le sandhi interne n'était pas à distinguer du sandhi de mots.

III- Sous la pression du français, *f* (jusque là interprétable comme variante combinatoire de *h*) est en train de se phonologiser en gascon ; on trouve des oppositions du type [bühę̱t] 'soufflet' – [büfę̱t] 'buffet' – [büge̱t] 'petite lessive' !... Nous n'avons toutefois pas retenu *f* comme phonème dans l'énumération ci-dessus.

*

* *

Du point de vue phonologique (et je suis ici l'excellente suggestion qui m'a été faite par G.Maurand), il suffira donc de définir *h* comme une consonne aspirée pour l'opposer à tous les autres phonème du dialecte considéré. Du point de vue phonétique, il faut bien sûr entrer dans

plus de détails.

Si elle est parfois audible comme [h], la réalisation de *h* la plus commune est pourtant [ϕ]. Toutefois, les locuteurs qui ont [ϕ] comme réalisation ordinaire de /h/ sont toujours capables de le réaliser comme un souffle léger lorsqu'ils ont à articuler soigneusement ; et ceux qui réalisent habituellement [alajẹ̱t'] 'fléau' sont toujours capables, en réponse à une demande incongrue (car le gascon, pour eux, n'est pas une langue écrite), d'épeler ce mot *h, a, l,* etc. Les locuteurs ont donc parfaitement conscience de l'existence de /h/, malgré sa réalisation ϕ - que nous dirons évidemment variante de *h*.

Dans la chaîne parlée, la réalisation ϕ du phonème *h* est d'ailleurs combinée en plusieurs cas avec une influence marquée sur le phonème précédent. Nous nous bornerons à des illustrations très fréquentes dans le discours :

– malgré la réalisation ϕ, dans la séquence /–V + h–/, le *h* empêche l'élision que produirait la séquence / –V + V–/ : *era hauda* 'le giron' [éra a̱wdo], *que hès* 'IP2 faire' [ké ẹ̱s], mais *era auta* 'l'autre' [ér a̱wto] et *qu'ès* 'IP2 être' [k ès]. [3]

– malgré la réalisation ϕ, dans la séquence /–Vs + h–/, le *h* empêche la «liaison» (sonorisation du *–s*) que produirait la séquence /–Vs + V–/ : *eras hadas* 'les fées' [érés a̱dés], mais *eras autas* 'les autres' [éréz a̱wtés].

– Enfin il faut énumérer les avatars du /–t/ de l'article défini masculin en sandhi :

I- il devient [d'j'] devant Voyelle et /r̃–/ (puisque ce dernier est [ar̃–]) ;

II- il s'assimile totalement à une occlusive, à une latérale, à une nasale (les palatales /l'/ et /n'/ étant alors traitées comme /l/ et /n/), ainsi qu'à /w–/, initiaux du mot suivant ;

III- il reste [–t] devant /s–/ et /š–/ ;

IV- il se sonorise en [d] devant /j–/ ;

V- il devient [tš] devant /h–/, lui-même alors toujours [ϕ].

Par ailleurs, l'article pluriel *eths* est réalisé [édz] devant Voyelle, varie de [éy] à [i] devant Consonne «molle», et est [és] dans les autres cas - et par conséquent devant /h–/. On mesure donc les limites de cette ventilation apparemment si précise des réalisations : un début de mot

[éd'j'aī–] ne laisse jamais deviner si l'on a affaire à /ét (a)ī–/ ou à /ét jaī–/, puisqu'en ce dernier cas le /–t/ s'accommode aussi à la légère palatalisation qui affecte très normalement la réalisation de /j–/. Parallèlement, restent indiscernables les débuts de *eth hiu* 'le fil' et de *eth shiulet* 'le sifflet' : [ét'š'iw (-)] dans les deux cas. Toutes ces considérations ne sont pas sans intérêt du point de vue de la conception que les locuteurs ont de /h/ : indubitablement, dans ce qu'il n'est peut-être pas trop présomptueux d'appeler la phonologie populaire, les locuteurs ont conscience que *h* est un phonème assez en dehors du système ; que c'est une consonne, plutôt sourde ; et qu'enfin la seule affinité qu'on puisse lui trouver est avec /š/.

*

* *

La question des affinités de *h* me semble mériter d'être explorée plus en détail. Du point de vue de la phonologie diachronique, par exemple, ne peut-on imaginer que la vérité du système gascon sera entrée parfois en conflit avec sa réalité ? Et ce heurt ne nous permettra-t-il pas de récupérer certaines «bavures», inexplicables autrement ?

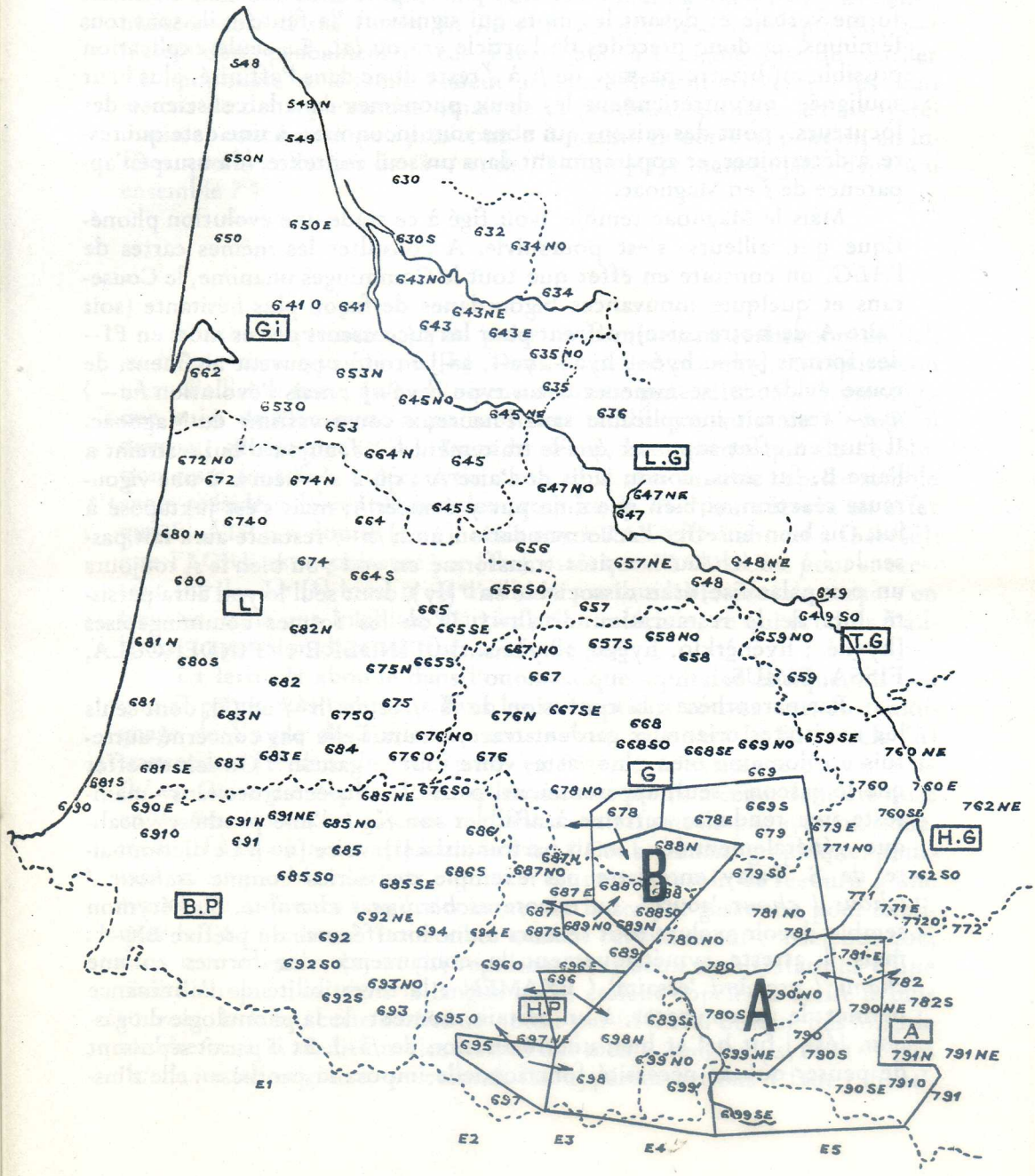
Certes, il n'est sans doute pas très révélateur de constater que, dans les Cadastres de la haute vallée du Ger, le NL *Coret deth Hòu* (littéralement : 'petit col du fou') apparaît sous la forme *Couret de Cho* : des scribes étrangers au pays et à son langage ne sont jamais chiches de mécoupures désinvoltes en ce domaine . Mais il apparaît plus inquiétant que des indigènes, placés devant un test d'écriture, pratiquent en plusieurs cas le même genre de «faute», et écrivent assez systématiquement, par exemple, *Chaouré* pour *haure* 'forgeron'. La simple soumission aux faits incite à se demander si, dans l'analyse du sandhi *eth* + *h*– en [étš + ϕ–] telle que nous l'avons pratiquée plus haut, ne réside pas une erreur du linguiste ; s'il ne serait pas plus exact de l'interpréter comme [ét + š–], ou [š] serait un allophone de *h*. Une telle analyse pourrait s'appuyer sur l'histoire ; car, indubitablement, il a existé en certaines variétés du gascon une tendance à faire passer *h* à *š*, un certain nombre de mots nous en gardent aujourd'hui encore le témoignage.

C'est ainsi qu'on attend du latin FINDERE qu'il aboutisse au gascon [hénné] : et telle est bien la forme canonique que nous montre l'*ALG* I, 128. Toutefois le Magnoac (aire B de notre carte) est unanime à pratiquer la forme aberrante [šénné], sans qu'on soit en droit de supposer un autre étymon que FINDERE, puisque la même aire montre que les successeurs de FIMUS (*ALG* II, 246) ont également [šé–] à l'initiale. Dans le cas de ces mots, il serait évidemment tout à fait inopportun d'invoquer quelque mécoupure pour justifier le passage de *h* à *š*. D'abord parce que le Magnoac est tout à fait en dehors de l'aire du sandhi

Aire A : FĬ- > [(h)yé-, (hy)a-]

Aire B : FĬ- > [šé-]

(d'après ALG : I, 128, 139; II, 246)



décrit plus haut : /–t + h–/ y est réalisé [–t + h–] (cf. *ALG* 6, 2433) ; ensuite parce que notre aire B déborde assez largement l'aire de l'article «pyrénéen» *eth* : on y dit *lo* au Nord, et il serait gratuit de supposer un déplacement d'isoglosse dans l'aréologie des articles ; enfin, si une mécoupure par l'article masculin *eth* est à la rigueur imaginable devant les successeurs de FIMUS, on l'invoquerait plus malaisément devant une forme verbale et devant les mots qui signifient 'la fente' : ils sont tous féminins, et donc précédés de l'article *era* ou *la*... La seule explication possible au bizarre passage de *h* à *š* reste donc dans l'affinité, plus haut soulignée, qu'entretiennent les deux phonèmes dans la conscience des locuteurs : pour des raisons qui nous sont inconnues, à une date qui reste à déterminer, et apparemment dans un seul contexte, *h* a usurpé l'apparence de *š* en Magnoac.

Mais le Magnoac semble avoir figé à ce stade une évolution phonétique qui, ailleurs, s'est poursuivie. A consulter les mêmes cartes de l'*ALG*, on constate en effet que tout le Comminges unanime, le Couserans et quelques mouvances bigourdanes de façon plus hésitante (soit l'aire A de notre carte), offrent pour les successeurs de ces mots en FI– des formes [yé–, hyé–, hya–, ya–, a–] : toutes peuvent aisément, de toute évidence, se ramener à un type [hyé–] ; mais l'évolution *hé–* 〉 *hyé–* resterait inexplicable sans l'heureux conservatisme du Magnoac. Il faut en effet supposer que le traitement *h* 〉 *š*, aujourd'hui restreint à l'aire B, fut aussi connu jadis de l'aire A ; qu'il s'y heurta à une vigoureuse réaction, si bien que *š* ne put y évincer *h*, mais s'est juxtaposé à lui. Ou bien en effet l'accommodation à un /h–/ restauré aura fait passer le *š* à un ich-laut aussitôt transformé en yod ; ou bien le *š*, toujours un peu palatalisé, était dissociable en *[šy], dont seul le yod aura persisté lors de la restauration de /h–/. D'où les formes commingeoises [hyéné ; hyénèrklo, hyézo ; hyéms...] 〈 FINDERE ; *FINDERCULA, FISSA, FIMUS.

Par parenthèse : la confusion de /š–/ et de /h–/ en [š], dont seuls les territoires orientaux gardent trace, n'aurait-elle pas concerné autrefois un domaine bien plus vaste, voire tout le gascon ? On sait en effet que le gascon - seul, apparemment, parmi les dialectes occitans - manifeste une tendance certaine à affubler son /š–/ d'une prothèse vocalique -généralement [é–], mais parfois aussi [i], voire [a–]. Le dictionnaire de S. Palay enregistre par exemple des séries comme *eschour / ichour / chour* 'sourd', ou encore *eschardine / chardine*, où l'étymon semble devoir exclure tout recours à une interférence du préfixe EX–[4] ; mais il atteste symétriquement la concurrence des formes comme *chàmi / eschàmi* 'essaim' 〈 EXAMEN : la réversibilité de l'alternance permet de le constater, à un certain moment de la phonologie du gascon, [éš–] fut bel et bien une réalisation de /š–/. Et il paraît séduisant de penser qu'une nécessité fonctionnelle imposa la prothèse : elle s'ins-

taura parce que tendait à se répandre la collusion de /h–/ et de /š–/ en [š]. Corrobore sans doute l'hypothèse ce petit exemple, emprunté à la haute vallée du Ger : 'siffler' s'y dit [šiwla̱], mais '(le) sifflet' y est [éšiwlét], jamais l'inverse. C'est que la forme verbale n'était guère menacée dans son initiale, tandis que le substantif, si fréquemment précédé de l'article *eth* dans le discours, devenait - comme on l'a vu plus haut - indiscernable d'une forme en /hiw–/. La prothèse vocalique du /š–/ n'avait donc probablement pas d'autre but, à l'origine, que de ventiler l'homophonie à laquelle étaient accidentellement parvenues les réalisations de deux phonèmes ;mais cette prothèse, quoique jamais systématisée, concerne à peu près tout le domaine gascon : ne peut-on en inférer que la collusion de /š–/ et de /h–/ en [š] le menaça jadis dans son ensemble ? [5]

*

* *

Diachroniquement, [f] se présente comme une réalisation de /h/, au même titre que [ϕ] ou [h]. Dans le parler examiné, la répartition n'est d'ailleurs nette qu'à un niveau de haute généralité : F– étymologique suivi de Consonne a pu subsister, tandis que suivi de Voyelle il devenait généralement [h]. Dans le détail, la systématique de l'évolution reste toutefois à découvrir, car seul le plus aimable caprice semble avoir présidé à la ventilation des produits de F– ; on observe en effet que FRATRE a donné [fray], mais que FRAXINU à abouti à [hérẽšé]; que FLORE est représenté par [flu], mais que FLORIRE a pour successeur [luri̱]... Le [f] local n'est d'ailleurs pas une labio-dentale comme en français, mais une bilabiale d'articulation relâchée, ce qui produit d'ailleurs l'impression d'un son fort voisin de [h].

La lettre H abonde dans l'onomastique aquitaine antique, au lieu que F paraît très rarement dans les inscriptions votives ; et, au témoignage de Virgile de Toulouse, nous savons que vers le VIe siècle [h] transcodait [f] dans le latin parlé en Bigorre. L'existence continue de /h/ en Gascogne depuis deux millénaires au moins a cependant été mise en doute : les textes gascons médiévaux n'offrent-ils pas systématiquement ⟨ f ⟩ là où nous attendrions ⟨ h ⟩ ? Cet argument graphique, pourtant, n'est pas bien sérieux : point n'est même besoin de recourir à une éventuelle influence languedocienne sur la scripta gasconne pour expliquer le ⟨ f ⟩ médiéval. Les scribes avaient certainement conscience que, dans leur vulgaire, [f] et [h] représentaient deux manifestations d'une réalité unique ; or, dans la langue qu'ils étaient appelés à écrire le plus souvent, le latin, cette réalité se notait par ⟨ f ⟩. Nul besoin, dès lors, de rompre avec la tradition ; les scribes ont même, longtemps, écrit ⟨ f ⟩ les /h/ de toute origine : on connaît les hypercorrections ⟨ faut ⟩ 'haut',

〈 faraut 〉 'héraut' etc. qu'a étudiées K.Baldinger ; elles révèlent le choix, comme graphie unique d'un phonème sans tradition latine, de celle des variantes combinatoires de ce phonème qui, seule, bénéficiait de la caution romaine.

Or [f], allophone de /h/, montre avec *s* d'incontestables affinités ; on sait qu'à un stade de son évolution, *s* implosive passe assez volontiers à [h], mais on a peut-être moins observé l'évolution de *h* 〉 *s*, telle que la connaît le gascon. L'expression languedocienne *forra-borra* 'pêle-mêle', qui est normalement *horra-borra* en gascon, peut ainsi s'observer dans les Landes sous la forme *sorra-e-borra* (cf. F. Arnaudin, *Proverbes*, no 195) ; et l'*ALG* atteste des variations régionales comme *fisèu* / *sisèu* 'putois' (I, 12), *fiular* / *siular* 'grincer' (IV, 1232) et surtout *floronc* / *sloronc* 'furoncle' (IV, 1248). Cette dernière alternance nous livre peut-être d'ailleurs une clef propre à résoudre un assez irritant petit mystère, celui de l'évolution de *h* à [ez], comme dans le type béarnais FLORE 〉 [ezlu̲]. Nous renverserions en effet assez volontiers à son propos la succession d'équations par lesquelles on explique classiquement le phénomène. Si, comme nous y autorise le type *sloronc*, nous supposons que *hl*– issu de FL– a pu tendre à devenir *sl*–, le parallèle devient tentant avec un fait exposé plus haut : pourquoi ne pas imaginer que, tout comme *šl*–, le groupe *sl*– se sera adjoint une prothèse vocalique ; bref, que dans *esl*– 〈 FL– (par la suite souvent accommodé en [ezl–], à moins que, par un traitement assez ordinaire de l'*s* implosive, le groupe ne soit «redevenu» [ehl–] !), [ez] n'est en somme que l'avatar de [s], allophone de /h/ dans le groupe *hl*– ? [6]

Mais pour en revenir à *s* dans ses rapports avec *h*, c'est directement à partir de prototypes où F– aura été diversement transcodé que nous serions donc tenté d'expliquer des doublets comme *hargalh* / *sargalh* 'râle' (*ALG* IV, 1250), *horrolha* 'pelle à feu' / *sorrolhar* 'tisonner' (id., 1297), *hurlupar* / *surlupar* 'manger bruyamment' (id., 1312), plutôt que par le biais d'une bizarre évolution *h* 〉 *s*. L'affinité qu'entretiennent en gascon *s* et *š* (manifestée par de nombreuses évolutions dont on trouvera une liste commode chez Rohlfs, *op. cit.*, pp. 143 s.), si elle apparaît assez «naturelle» au phonéticien, aura peut-être en définitive, été renforcée par l'affinité -plutôt «culturelle»- qui fait que *s* et *š* ont pu constituer des réalisations de /h/.

*

* *

Voici donc le gascon nanti d'un phonème /h/ qui, à un moment ou à un autre de son histoire, en divers lieux et peut-être en divers groupes, s'est montré susceptible des réalisations [h, *ϕ*, f, s, š, hy, eš, iš, aš, ez, ej, eh]. C'est beaucoup mais est-ce bien tout ? Hélas, non. A y regarder de

près, avec les yeux de la mauvaise foi, on constate qu'il n'est guère de phonème dont en gascon *h* ne puisse prendre le relais ; ainsi d'après quelques rapides sondages dans l'*ALG* et le dictionnaire de Palay :

h, ϕ : hentrar, entrar 'entrer'.
h, p : tauha, taupa 'taupe'.
h, t : harhalh, tartalh 'éclat de rire'.
h, k : pelòha, pelòca 'bractées du maïs'.
h,d : bohicar, bodicar 'fouir'.
h, r : henard, arrenard 'renard'.
h, l : hordejar, lordejar 'souiller'.
h,m : honhòc, monhòc 'tampon'.
h,n : mair boha, mair bona 'matrone'.

Il va de soi pourtant qu'une telle liste n'offre rien qui puisse convaincre de ce rôle de phonème-à-tout-faire qu'on pourrait être tenté de faire assumer au *h* gascon ! Quantitativement, elle demeure très insuffisante à illustrer quoi que ce soit : on trouverait probablement autant d'anomalies dans n'importe quelle zone dialectale. Et du point de vue qualitatif, même si certains de ces éléments sont troublants [7], les accidents classiques -mécoupures, expressivité, attractions paronymiques.- suffisent sans doute à rendre compte, au coup par coup, de la plupart de ces aberrations.

Il est pourtant deux cas, assez abondamment attestés, où *h* semble effectivement prendre le relais de certains phonèmes :

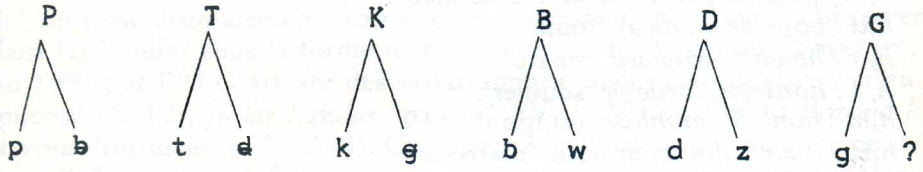
h,b : (à l'initiale) *hodicar, bodicar* 'fouir' ; *hornilhar, bornilhar* 'd° ; *hossalhon, bossalhon* 'frelon' . (A l'intervocalique) *(a)hortoar, (a)bortoar* 'avorter' ; *vitauha, vitauba* 'clématite' ... Mais la fréquence la plus nette se manifeste avec :

h,g : (à l'initiale) *ahronhar, gronhar* 'tasser' ; *hanguèra, ganguèra* 'bourbier' ; *hargalh, gargalh* 'râle' ; *hinhar, guinhar* 'guigner' ; *horona, gorona* 'fronde' ; *hurlupar, gurlupar* 'manger bruyamment'. (A l'intervocalique) *balòhas, balògas* 'flocons' ;*harhalhar, hargalhar* 'rire'; *piharanha, pigaranha* 'mésange' ;*prehond, pregond* 'profond' ; *vitauha, vitauga* 'clématite' etc. : liste qu'il serait aisé d'augmenter.

Indubitablement, la fréquence des échanges entre *h* et *b*, et surtout entre *h* et *g* passe donc les bornes de l'accidentel. Il ne s'agit d'ailleurs pas de deux types d'échange, mais d'un seul : on connaît la possibilité qu'a le gascon de neutraliser l'opposition *b / g* (cf. Rohlfs, *op. cit.*, p.129) ; et son explication est assez simple.

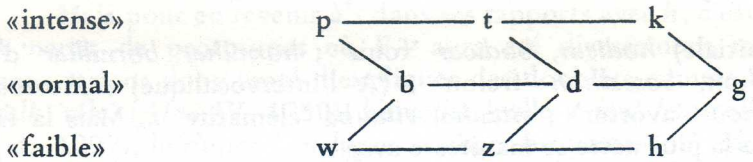
On sait qu'en gascon les occlusives sourdes latines se sont conser-

vées à l'initiale, tandis qu'elles se sont sonorisées et relâchées à l'intervocalique ; parallèlement, les occlusives sonores se sont conservées à l'initiale, mais ont montré les mêmes signes «d'affaiblissement» à l'intervocalique en devenant spirantes : PIPER aboutit à [pe̱bé], tandis que BIBERE est devenu [be̱wé]. En simplifiant beaucoup [8], le schéma évolutif se présente donc ainsi :



où le *g* intervocalique ne disposait à priori d'aucune réalisation susceptible de marquer qu'il constituait la variante «faible» de /g/ : aussi est-il resté [g], sauf dans le cas justement où *h* est providentiellement venu emplir la case vide.

Bien entendu, les locuteurs n'ont pas conscience de ces correspondances étymologiques. Mais la régularité des proportions *p : b : : b : w*, etc. les a sans doute suffisamment frappés pour qu'on puisse déceler chez eux l'existence, au moins latente, d'un système consonantique à trois degrés – «normal», «intense», «faible» – que l'on pourrait schématiser ainsi :



C'est surtout dans certains faits de phonétique expressive qu'est mise à profit l'existence des trois degrés : 'mon Dieu !', qui est normalement [muṅ di̱w], sera «adouci» en [muni̱w] en emploi hypocoristique ; au contraire, 'Bon Dieu !', qui est normalement [buṅ di̱w], devient [puti̱w] dans l'intensité de la colère. Il serait intéressant, pour l'ethnographie du langage, que soient systématiquement recueillies les taxonomies phonétiques populaires ; mais dans le cas de *h*, sa possibilité d'utilisation comme degré «faible» de *g*, voire de *b*, permettra peut-être en outre de rectifier un certain nombre d'étymologies : il se pourrait que *cahèra* 'importun' ne soit qu'une forme adoucie de *caguèra* 'diarrhée'...

*

* *

Une vision anthropomorphique du système gascon ne manquerait pas de présenter cet intrig(u)ant *h* comme une sorte de Rastignac phonologique, parasitant les phonèmes en place dans le système jusqu'à usurper leur apparence (d'où les prothèses à valeur diacritique), et occupant avec avidité tous les créneaux libres... Moins lyriquement, on aura reconnu à son comportement le syndrome classique du phonème non intégré : c'est parce qu'il est hors-système que *h* varie d'aussi étonnante façon ; et c'est parce qu'il est hors- système qu'il est propre à remplir les cases laissées vides. Sans trop de paradoxe et parce qu'il est le substitut possible de n'importe quelle Consonne, on pourrait dire qu'en gascon *h* joue le rôle de degré zéro de la Consonne. Sa permanence et son dynamisme étonnent pourtant un peu : rarissimes sont les parlers gascons qui ont éliminé leur *h* ; son maintien ne serait-il pas conditionné aussi par la fonction démarcative du dialecte ? Après tout, les Gascons sont très conscients du fait que leur spécificité au sein de l'occitan est marquée de façon spectaculaire par *h*, dont l'articulation leur est parfois un authentique schibboleth...[9]

NOTES

1 - Celui de la haute vallée du Ger, Canton de St-Béat, Haute-Garonne.

2 - Le phonème opposé à *h* est peu ou pas attesté en cette position dans le parler examiné.

3 - Plus exactement : même dans sa réalisation *ϕ*, le /h–/ empêche l'élision de façon constante, mais celle-ci n'est pas automatique en cas d'hiatus : 'l'oie' se dira [ér a̲wko] aussi bien que [éra a̲wko], mais 'la marmite' est toujours [éra u̲lo].

4 - Telle est en effet l'explication ordinaire que donnent les étymologistes aux formes nanties de la prothèse vocalique devant /š–/ ; mais cette explication, certainement juste pour un certain nombre de mots, et qui paraît mal critiquable lorsqu'on traite de mots isolés, manque nettement de solidité lorsqu'on examine l'ensemble des mots concernés dans le lexique.

5 - On pourrait invoquer comme témoins lexicaux de cette vieille menace l'ensemble suivant, qui couvre à peu près toute la Gascogne, et que j'extrais du seul *ALG* IV : (à l'initiale) *hyalat* (Landes), *hyelat* (Landes, Béarn) face au canonique *hilat* 'filet' (mais *shelat* en Magnoac ! – 1213) ; face à *herrada, sharrada* 'curette' en Ariège (1359) ; face à *hurlupar* 'manger bruyamment', *shurrupar* en Béarn et Bigorre (1312) ; face à *holet* 'tourbillon', *sholet* en Haute-Garonne (1317) ; face à *homar* 'flairer', *shormar* dans les Landes et en Gironde, *shomar / eishomir / eishomar* en Haute-Garonne (1415). (A l'intervocalique) *pelòha* 'bractée du maïs', mais *pelòisha* en Gironde (1108) ; *bohariga, bohiga, bohòla* 'vessie', mais *boishariga* en Haute-Garonne, *boishiga* dans les Hautes-Pyrénées, *boishòla* en Gironde (1189) ; *espeluhada* 'ébourriffée', mais *espeluishada* dans le Gers (1269).

6 - Ajoutons que l'évolution de FL– ne s'arrête pas obligatoirement à [ezl–] : on trouve aussi [ejl–], comme dans le type FLAMMA 〉 [ejlo̲mo] donné par G. Rohlfs, *Gascon*, p. 148 ; mais peut-être [ejl–] représente-t-il une accomodation de [eš̆l–] ?

7 - J'avoue que le goupil m'intrigue. Pour *mair boha*, la forme atteste-

t-elle vraiment l'étape [-h̃-] que l'on reconstitue parfois dans l'évolution *-n-* 〉 *ϕ* ? Enfin *tauha* remonterait-il à * [talpha] pour TALPA ? Le proto-gascon, selon Virgile de Toulouse, possédait des occlusives sourdes aspirées (ou préaspirées ?).

8 - Le schéma ne fait pas apparaître les variantes (VIDERE 〉 *véder* et *vézer*, mais CADERE 〉 *càjer* et *cair*), non plus que d'intéressantes hésitations (MARMORE 〉 *marme* et *marbe*).

9 - Cf. le proverbe : "Lo no es bon Guasconet
Se no sabe dezi
Higue, hogue, hagasset",
cité par Leroux de Lincy, I, p. 345.